

D'un pays à un autre ou les enjeux du passage
dans *Les Yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun
Rabia Redouane
Montclair State university

Le support de cette étude sera *Les Yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun. Ce roman, publié en 1991 au Seuil, livre un texte où la question de l'usage du français prend une dimension fort intéressante et apparaît comme une nécessité de survie et comme un désir d'épanouissement pour la protagoniste du roman, une jeune immigrée à Paris. En effet, cette dernière quitte avec ses parents le Sud du Maroc vers la France où l'apprentissage de la langue française lui fait découvrir un monde nouveau.

À partir de l'appréciation de la notion de passage, il s'agit de voir comment est vécu le déchirement entre deux cultures peut-être inconciliables et de déterminer comment est perçu le passage entre deux pays et deux identités. Nous tenterons aussi de saisir les enjeux symboliques du passage linguistique où l'apprentissage du français permet à la protagoniste du roman de découvrir un monde inouï, d'élargir ses visions et de chérir une langue nouvelle qui contribue à renforcer sa personnalité et asseoir sa singularité identitaire.

La protagoniste-narratrice principale des *Yeux baissés* est bergère dans un village berbère du Sud du Maroc. Elle émigre en France, à l'âge de dix ans, avec ses parents, à la suite de la mort de son frère. En fait, son père, qui travaille depuis plusieurs années à Paris, a décidé d'arracher les siens aux haines villageoises et surtout de les éloigner de sa détestable sœur, incarnation de la méchanceté et du mal. La dimension de ce départ est tellement importante que la narratrice interpelle le lecteur pour bien indiquer que si, pour elle, ce changement est tant attendu, en revanche, pour sa mère, c'est un voyage vers l'inconnu et vers l'incertain qui risque de l'entraîner dans une perte totale.

Ma mère [précise-t-elle] devait s'arracher à cette terre qu'elle n'avait jamais quittée. Elle ne connaissait même pas le village voisin. C'était un saut dans le vide, même si mon père la rassurait. Pour moi aussi, c'était un saut dans l'inconnu, mais c'était le plus beau cadeau qu'on pouvait me faire. C'était l'aventure. J'étais curieuse de connaître d'autres lieux et surtout très heureuse de quitter ce village, avec son bétail, ses arbres, ses fermes, la tante... J'étais contente, mais triste. Comme mon père. Notre deuil était muet. On portait en nous assez de chagrin pour nous laisser nous ensevelir sous terre. Et, pourtant, ce même chagrin nous procurait une nouvelle énergie pour vivre. (pp. 54-55)

Ainsi, pour la narratrice, ce départ vers ce pays un peu mystérieux qu'elle appelle LaFrance (en un seul mot), constitue une découverte d'un monde qui l'effraie et la fascine. Mais dans son cœur et dans son esprit, c'est là où l'avenir lui ouvrira de nouveaux horizons et que son monde pourra commencer. Son grand rêve est d'aller quérir l'instruction, la liberté et l'épanouissement de son être, dans ce pays de lumière,

loin de son village morne et figé dans le temps. Avant son départ, elle se manifeste comme une rebelle et une révoltée contre l'ordre social, l'ignorance et l'injustice, exprimant clairement son refus en déclarant : «Non, ma mère croyait à ses histoires comme sa mère. Moi je refusais d'avaler une telle ignominie, je voulais être celle par qui la rupture arrive» (p. 44). Aussi, le surgissement, dans son imaginaire, d'un tel désir de liberté et de changement, déclenche-t-il une volonté motrice qui vise à enregistrer dans sa mémoire tout signe embrassé lors de son passage d'un pays à un autre. Chaque élément assume une large proportion dans ce processus de découverte et de quête de l'ailleurs. Ne voulant rien rater ni perdre de vue lors de ce voyage exceptionnel, la narratrice appréhende tout avec émerveillement et curiosité, avec minutie et précision aussi. Loin de s'en tenir à la vision englobante et détachée de sa première rencontre avec Paris, et pour éviter de gommer l'ensemble au profit de l'exceptionnel, elle adopte un point de vue ponctuel pour décrire son arrivée dans la capitale française :

Nous arrivâmes à Paris à l'aube. Le ciel était gris, les rues devaient être peintes en gris aussi, les gens marchaient d'un pas décidé en regardant par terre, leurs habits étaient sombres. Les murs étaient tantôt noirs, tantôt gris. Il faisait froid. Je me frottai les yeux pour bien voir et tout enregistrer. Si mon frère avait été là, il aurait demandé avec son petit accent : « C'est cela La France ? » (p. 69)

La famille s'installe dans le quartier de la Goutte d'Or et elle est immédiatement projetée dans un monde étrange et étranger dont l'extériorité l'agresse par son effroyable grandeur et la multiplicité de voix inconnues. La narratrice se protège, réduisant tout à la forme la plus simple, en devenant manifestement rebelle et affichant sa colère ainsi que sa frustration contre cette difficulté de communication qui paraît déroutante et paralysante.

Je ne parlais qu'avec mes parents. Ma langue, c'était le berbère, et je ne comprenais pas qu'on utilise un autre dialecte pour communiquer. Comme tous les enfants, je considérais que ma langue maternelle était universelle. J'étais rebelle, et même agressive, parce que les gens ne me répondaient pas quand je leur parlais. Mme Simone me disait des mots arabes qui étaient pour moi aussi étrangers que ceux qu'elle prononçait dans sa propre langue. Je me disais : elle ne m'aime pas puisqu'elle ne me parle pas berbère. Alors je crachais, je criais, je jetais par terre des objets. (p. 71)

À vrai dire, la narratrice a l'impression d'être devenue, du jour au lendemain, sourde-muette, jetée et oubliée par ses parents dans une ville où tout le monde lui tourne le dos, où personne ne la regarde ni ne parle avec elle. Pensant que la couleur sombre de sa peau fait qu'on la confond avec les arbres, elle lance avec amertume ce cri traduisant son profond désarroi : «Peut-être que j'étais transparente, invisible» (p. 71). Conséquemment à ce malaise, elle cherche, au fil des mois, à mettre de l'ordre dans les choses qui l'assaillent de partout. Et constatant que d'une langue à l'autre, elle ne peut utiliser les mêmes mots, dire exactement la même chose, elle se fixe comme ultime objectif d'apprendre la langue française. Car, c'est le seul moyen qui lui permet d'acquérir sa place dans cette nouvelle société. Son apprentissage parisien commence d'abord par apprivoiser le temps dans ses moindres particularités, puis les différents bruits dominants dans la ville avant d'entrer à onze ans dans une école mixte où elle est placée dans une classe spéciale, celle réservée aux enfants d'immigrés qui sont en retard dans leur scolarité. Consciente du fait que sa situation est particulièrement différente de celle des autres élèves, puisqu'elle vient de loin, «d'une montagne haute où jamais un mot de français ne fut un jour prononcé» (p. 77). Sinon, les pierres l'auraient retenu et elle l'aurait appris, la narratrice saisit avec émerveillement cette chance qui lui est offerte pour réaliser son rêve : le droit d'être admise dans une école, droit qu'on lui avait refusé dans son village.

J'étais la plus âgée des enfants [souligne-t-elle], mais je n'en avais pas honte. Contrairement à l'école coranique, garçons et filles étaient ensemble et l'instituteur n'avait pas de bâton. Je me disais : «Mais avec quoi va-t-il nous frapper ? » Dans mon esprit, il n'y avait pas d'école sans coups de bâton. Le maître était drôle. Il se mettait à quatre pattes pour nous expliquer comment placer les cubes et les compter. On apprenait les chiffres avec les lettres. Pour moi, c'était facile. Je comptais en berbère, puis j'allais le lui dire. Il éclatait de rire et continuait à me parler en français. (p. 78)

Par la présentation consciente de cet état de fait, la narratrice cherche à partager une sorte de leçon éthique avec le lecteur. Cette leçon apparaît clairement dans la comparaison avancée entre le mode d'enseignement privilégié dans cette école et celui adopté à l'école coranique du village. Pour bien saisir l'intentionnalité de la narratrice, il convient de revenir au début du roman pour comprendre ce qui la trouble et voir le sens qu'on doit donner à la quête du savoir qui l'anime, à son ardent désir de s'instruire et d'apprendre la langue française. Au village, il y avait une école coranique dans l'unique petite mosquée. Mais les filles n'y avaient pas accès. Son frère y allait et elle l'accompagnait de temps en temps en temps. Elle restait à rôder autour comme une folle, recevant l'écho des versets récités par l'ensemble de la classe. Ambitieuse et révoltée contre cette injustice, et désirant accéder à cet espace exclusivement masculin, même si cela risquait d'être sévèrement critiqué, elle choisit le déguisement, mettant la djellaba de son frère, se substituant à lui et se faufilant avec les autres garçons, la tête baissée. Les enfants se mirent à rire. Le fqih imposa le silence, et avec un long bâton, sans se déplacer, chercha l'intruse. Il tâtonna un moment, puis le bout du bâton atteignit sa tête couverte ; d'un geste précis, il fit basculer le capuchon et lui donna un coup sec sur la tête. Elle poussa un cri et partit en courant. Il faut ajouter que, même aveugle, le fqih a senti sa présence, cette présence qui ne peut être tolérée, ni acceptée puisqu'elle risque de détruire l'architecture sexuelle qui divise l'espace intérieur et extérieur : espace de femmes et espace d'hommes. Le fqih la chasse en disant : «aveugle, certes ! mais pas bête, les femelles je les repère, elles sentent mauvais, continuons!» (p. 27)

Blessée et humiliée, la narratrice constate qu'elle est et sera toujours privée de ce lieu réservé exclusivement aux hommes. L'échec de sa tentative est évident, elle se retourne alors vers l'invention de son propre alphabet, passant des heures à écrire sur une planche coranique volée, des lettres qui n'étaient ni berbères, ni arabes, ni étrangères. C'étaient des signes qui lui appartenaient ; elle seule en connaît les clés, le sens et la destinée (p. 31). En vérité, le refus qu'elle subit n'aura que peu d'influence sur elle, aller à l'école devient alors son but ultime. Soulignons qu'il ne s'agit pas de n'importe quelle école, la protagoniste-narratrice précise : «Depuis ce jour, l'école devient mon rêve unique, pas celle qui n'aimait pas les filles, mais l'autre, celle qui formait des ingénieurs, des professeurs, des pilotes». (p. 27)

Il est intéressant de noter que coïncée entre une mère et un père qui ne font que s'éloigner réciproquement, la protagoniste ouverte sur la modernité s'efforce de rester proche d'eux tout en se frayant un chemin dans la perspective d'une adaptation, voire d'une intégration plus rapide dans le pays d'accueil. Son père, analphabète, est absent de son espace intime en raison du fait qu'il est préoccupé comme tant d'immigrés à subvenir aux besoins de sa famille. Sa mère, rongée par le chagrin, est tombée dans une tristesse infinie choisissant la claustration et le silence. Vêtue traditionnellement et balbutiant le berbère, elle refuse de sortir, d'apprendre une autre langue et d'affronter le monde extérieur. Face à cette situation stagnante et désagréable, la narratrice réagit vivement et c'est à partir d'une profonde détermination que se déploie son désir de savoir. En s'adressant à sa mère qui semble avoir laissé toute son âme au village, elle revendique et définit la trajectoire de son destin afin de se forger une personnalité propre au-delà de ses conditions sociales.

Écoute-moi, mère ! J'ai déjà appris le temps et apprivoisé le bruit. Il me reste à apprendre le français et tu verras, je serai médecin ou architecte, je serai ton bonheur, ta joie et ta fierté. J'ai envie de tout connaître. Moi aussi, j'irai à l'école. J'apprendrai le calcul et l'écriture, j'apprendrai la ville et les machines. Au village, je n'avais pas le droit d'aller à l'école coranique pour apprendre la lecture et l'écriture. Parce que les filles sont laissées aux champs et à la ferme. Ici, il n'y a plus de bêtes, plus de champs, plus de ferme, plus d'école coranique. Ici, mère, les maisons sont les unes sur les autres, et les gens courent. Moi aussi, je vais me mettre à courir. Il faut que j'apprenne. Il faut que je commence l'école... Fini le fqih aveugle avec son bâton aiguisé au bout pour faire mal ; je lui jetais des pierres, mais là, il n'y a ni cailloux ni poussière. Si je vais à l'école, je me tiendrai bien, je leur montrerai comment dansent les fleurs quand le vent est léger... (p. 76)

Ainsi, désirant s'enfoncer dans ce nouveau monde comme si elle ne devait jamais plus en sortir, la narratrice détermine son projet pour dépasser l'épreuve aliénante ressentie lors de l'arrivée en terre étrangère. Apprendre le français constitue un défi et, de toutes ses forces, elle se lance dans cette aventure. Sa curiosité est éveillée et elle devient jour après jour stimulée, jusqu'à l'obsession, pour mieux avancer et assurer sa progression dans l'acquisition de cette nouvelle langue :

Je dormais souvent le dictionnaire sous l'oreiller [dit-elle]. J'étais persuadée que les mots allaient, la nuit, le traverser et venir s'installer dans des cases prêtes pour le rangement. Les mots quitteraient ainsi les pages et viendraient dans ma tête. Je serais savante le jour où, dans le livre, il n'y aurait que des pages blanches. (pp. 79-80)

Dans un tel contexte d'apprentissage, la vision de la narratrice change au contact de sa langue maternelle avec cette nouvelle langue étrange et étrangère. Le lien qu'elle établit avec cette dernière lui permet le passage d'une instance linguistique à une autre, passage par lequel elle prend conscience d'elle-même et des efforts qu'elle doit entreprendre pour concilier deux langues qui livrent en elle un combat farouche.

Il y eut une petite guerre brève mais efficace entre les mots français et les mots berbères [raconte-t-elle]. Je fus défendue avec fermeté et courage. Les mots berbères ne se laissaient pas faire. Ils avaient formé une ligne de défense contre les envahisseurs. La bataille fut rude. J'en sus quelque chose avec la forte migraine qui s'ensuivit. [...] Les rares mots en arabe que je connaissais se mêlèrent à la bataille. Ils renforcèrent la ligne de défense. (p. 81)

Armée d'une bonne volonté et consciente de l'importance de la parole, la narratrice manifeste clairement le désir d'apprendre dans l'ivresse de la découverte. En classe, elle faisait, comme disait le professeur à Mme Simone, des progrès énormes. Elle n'était plus tout à fait en retard. Elle continuait à faire des fautes en écrivant, mais elle lisait correctement. Cependant, son handicap majeur était l'utilisation des temps, comme elle le souligne dans les propos suivants.

J'étais fâchée avec la concordance des temps. Je confondais les différentes étapes du passé. Je n'arrivais pas à répéter et bien manier toutes ces nuances qui étaient le propre d'une langue que j'aimais, mais qui ne m'aimaient pas. Je butais contre l'imparfait. Je cognais la tête contre le passé simple -simplicité toute illusoire- et je calais devant le passé composé. Pour tout simplifier, je réduisais l'ensemble au présent, ce qui était absurde. (p. 104)

Il reste que dans un laps de temps très court, elle s'affirme en avance dans la langue française, jouissant de ses découvertes de ce monde merveilleux. Fière de son accès à la parole ainsi qu'au savoir, et de son pouvoir de communiquer avec les autres, elle dit :

Quand j'allais à la boulangerie, je ne montrais plus du doigt une baguette de pain et je n'offrais plus ma main ouverte pleine de monnaie ; je disais comme tout le monde : «deux baguettes bien cuites» ; j'ouvrais le porte-monnaie et je payais la somme exacte. (p. 79)

Force est de préciser que ce passage d'une société agricole, artisanale et traditionnelle à une société urbaine, industrielle et moderne, ne se fera pas sans dégâts. Ballotée entre deux cultures tout à fait différentes, tout en gardant certaines des valeurs arabo-berbères la narratrice en adopte de nouvelles relatives au monde occidental. Elle a le sentiment d'appartenir à deux mondes qui cohabitent en elle et qui sont complètement incompatibles. En fait, quand elle commence à mieux maîtriser la langue française et pouvoir communiquer avec les gens, elle se retrouve confrontée à une série de situations à partir desquelles elle se rend compte qu'elle est tiraillée entre sa première culture et la nouvelle culture française. En réalité, même si elle a pu avoir accès à la parole et au savoir et qu'elle soit considérée par ses parents comme «l'espoir et la clé du monde extérieur» puisqu'elle leur sert d'interprète, son père qui est toujours analphabète, exige d'elle la soumission totale et essaye de lui transmettre des valeurs qui lui sont propres. Il exprime le désir que sa fille se comporte comme toutes les femmes de sa tribu au Sud berbère du Maroc : silencieuse, soumise et les yeux baissés. Il s'inquiète du devenir de son identité, et il paraît pessimiste sur ce point quand il lui annonce : «[...] depuis que j'ai remarqué que tu ne baissais plus les yeux en t'adressant à moi ou à ta mère, je préfère éviter un affrontement dont ni toi, ni moi, n'avons l'habitude» (pp. 92-93).

Un événement surprenant, qui indique la force de l'autorité parentale et le maintien de certaines valeurs plus traditionnelles, est la sévère réprimande qu'elle reçoit à cause de sa sortie avec David, un ami de sa classe. Cette rencontre innocente lui entraîne beaucoup de problèmes et elle ressent un sentiment de honte qui la dérange au plus profond de son être. Les propos que son père adresse à sa mère et qu'elle surprend par hasard dans leur conversation nocturne la font retourner à une réalité qu'elle n'a pourtant jamais abandonnée :

- Je regrette, mais c'était plus fort que moi [révèle son père]. Je n'ai jamais frappé personne ; et le premier coup, c'est ma fille qui le prend. Mais pourquoi a-t-elle manqué l'école et surtout pourquoi est-elle partie avec un étranger ? Nous sommes des musulmans. Ici, les filles n'ont pas de morale. Nous ne sommes pas des chrétiens. Si ma fille se met à fréquenter des garçons, ce sera notre ruine, notre défaite. Il faut que tu lui parles. Ici, ce n'est pas chez nous. La France n'est pas notre pays. On est là pour gagner notre vie, pas pour perdre nos filles. (p. 92)

Cette situation conduit la narratrice à une prise de conscience aigüe de sa condition féminine, enfermée sous le pouvoir parental peu importe les portes qui s'ouvrent à elle dans la société française. Et comme sa mère qui incarne le passé, la tradition et la culture berbère a peu d'influence sur elle, elle s'imagine un dialogue avec son père qui lui sera transmis par le bais d'une lettre. L'insertion dans son espace narratif d'une éventuelle préoccupation, voire d'une réelle inquiétude de son père à son égard traduit par-delà la simplicité des mots, la tragique déchirure qui s'installe graduellement entre eux. Si de son côté, elle essaye de nager entre deux cultures, tentant d'être à l'aise dans l'une comme dans l'autre, car le jeu et la fluidité sont le terrain où se forge sa sérénité, en revanche, du côté de son père, les maux ne cessent d'augmenter, lui causant de sérieux soucis. Devant le constat de l'assimilation de sa fille et surtout devant sa rapidité d'acquisition de nouvelles choses que ni lui ni sa femme ne sont capables d'accepter, il n'a d'autre

recours que le repli sur lui-même dans cette affreuse peur de voir sa fille laissée à elle-même dans Paris, «une ville où même les grands se perdent» (p. 95). Pour lui rappeler sa vérité identitaire et lui conseiller de ne pas trop quitter la bulle familiale, il insiste sur cette profonde évidence : «Sache que notre morale, notre religion sont différentes de celles de tes camarades de classe. Nous n'allons pas vivre toute notre vie dans ce pays où nous sommes des étrangers» (p. 95)

Il faut bien indiquer que malgré sa métamorphose éminente, la narratrice est incapable de se révolter contre son père et contre les traditions arabes. Sa relation avec lui est fondée sur l'obéissance absolue et sur le respect total. Ceci apparaît clairement quand elle avoue :

Quand mon père m'ordonne de baisser les yeux, je ne peux pas résister ou autrement mes yeux se baissent d'eux-mêmes. Je ne peux pas l'expliquer. Je sais seulement que c'est l'expression d'un pacte entre nous deux. L'amour, c'est d'abord le respect qui s'exprime par ces gestes. Il ne faut pas chercher très loin. (pp. 163-164)

Notons bien que ce respect et cette soumission sont réservés exclusivement au père, puisque la narratrice elle-même précise : «Je n'accepte de baisser les yeux ou la tête que face à mon père» (p. 64)

S'il est vrai que dans son récit, la narratrice accorde une grande importance aux découvertes et à cette image merveilleuse de la France qu'elle considère comme le pays de tous les rêves possibles, car même en tant qu'étrangère, elle a ses droits, il est aussi vrai qu'elle ne peut oblitérer de sa vision la réalité entourant les conditions de vie de sa famille et de la communauté maghrébine à Paris. Elle constate que la Goutte d'Or où elle habite est différent des autres quartiers de la capitale française. C'est un quartier peu à peu abandonné par les Français et où les commerces sont tenus par des Arabes. Ce qui la frappe c'est la transformation des trottoirs du matin au soir en souk africain dominé par une présence massive de Sénégalais qui chantent et dansent pour vendre leurs objets. Elle découvre également avec amertume la réalité de la marginalisation de sa communauté qui apparaît comme un échantillon humain misérable, excrément en pleine décomposition dans une société froide, indifférente et hostile à sa présence. Mais ce qui la bouleverse le plus, c'est la descente inattendue de la police dans son quartier. Les bouleversements humains et sociaux liés à cet événement insolite et tragique sont évoqués à mots découverts. Il y a certes de la tristesse et de l'amertume dans ses propos, mais aussi un regard sans complaisance sur les travers du comportement de la police dans son quartier. Elle regarde, elle observe, elle consigne en dénonçant l'injustice, la méchanceté et la brutalité humaines.

Un jour, [relate-t-elle], tôt le matin, alors que tout le monde dormait encore, comme dans le film le quartier fut fermé, et des voitures de police envahirent les rues. En quelques minutes, nous fûmes assiégés par une armée de policiers, mitrailleuse au bras. Ils entrèrent dans les appartements, fouillèrent partout, renversèrent les tables et jetèrent les affaires par les fenêtres. (p. 101)

Ne se contentant pas tout simplement de bafouer la dignité des immigrants arabes, les policiers jettent le Coran par la fenêtre après l'avoir piétiné. Ce geste agressif considéré comme un sacrilège blesse et déroute la narratrice. Cette dernière qui a été éprise d'un idéal de fraternité et de tolérance, constate que le monde est foncièrement cruel et injuste. Il lui semble que tout dans son quartier n'est que violence et abus de pouvoir. Un sentiment de dégoût et de déception lui fait découvrir sa profonde vulnérabilité. Qu'elle parle ou se recueille dans le silence en pensant ses blessures, elle ne peut chasser de son esprit que la France n'est pas le pays de l'hospitalité attendue, ni de la liberté avancée. Tout rêve

d'intégration devient forcément aléatoire. Cette expérience est très déterminante dans son processus d'évolution, car, elle qui déteste l'inégalité, l'injustice et la haine ne peut pardonner une telle trahison à ce pays qu'elle a tant désiré habiter. Elle ne se considère plus chez elle, elle va même faire cette douloureuse confession : «[...] je sentis pour la première fois, ce matin là, que nous n'étions pas chez nous, que Paris n'était pas ma ville, et que la France ne serait jamais tout à fait mon pays». (p. 103)

Bouleversée dans un monde dur où elle ne confond plus rêve et réalité, rejet et acceptation, amour et haine, elle se réfugie dans le silence total. En fait, un mal atroce la ronge, sa mémoire perturbée est pleine de belles découvertes mais aussi de profondes blessures. Ainsi, menant une guerre contre son passé, opposant son pays, celui qu'elle élabore en elle jour après jour, à la terre natale, chaque geste devient un commencement insondable, un point d'appui avec cette confusion de sentiments qui palpitent au profond de son être déchiré. Cependant, un incident tragique survenu dans son quartier où règne désormais la peur et qui est devenu au fil du temps un terrain de chasse idéal pour tous ceux qui ne voulaient pas des gens de sa race dans ce pays, la confronte à une amère réalité : le racisme, ce vieux démon qui détruit la société humaine. En effet, le meurtre par balle de Djilali, un enfant de quinze ans et quelques mois, dans un café de la Goutte d'Or, renforce chez elle le sentiment d'être divisée en deux. «J'avais une moitié suspendue encore à l'arbre du village [souligne-t-elle], et l'autre moitié balbutiant la langue française, en perpétuel mouvement dans une ville dont je ne voyais jamais les limites ni la fin» (p. 108). Aussi, le jour de l'enterrement fut-il un moment intense pour elle, une rencontre avec son être égaré dans les mirages d'une civilisation trompeuse et avec l'histoire des gens de sa race ballotés entre haine et rejet dans «un pays où l'on a pris l'habitude de tuer facilement l'étranger». (p. 111)

Ce jour-là [confie-t-elle], j'accédai comme par magie à un autre âge. J'avais vieilli de quelques années. Je n'étais plus la petite fille émerveillée par tout ce qu'elle découvrait, j'étais une jeune frappée dans son coeur par la mort d'un garçon qui aurait pu être son frère. J'avais sauté les années et détruit les images qui me faisaient rêver. Je pensais, bien sûr, à mon frère Driss. Mais à partir de ce dimanche matin, la vie avait un goût amer. J'appris le sens du mot «racisme». A l'école, quand quelqu'un ne m'aimait pas, j'attribuais cela à mon retard, non à la couleur de mes yeux et de ma peau. Personne ne m'avait jamais reproché de parler berbère et d'avoir les cheveux noirs et frisés. Je n'aurais pas compris. La mort de Djellali me fit entrer dans un monde plus compliqué et plus dur. (p. 111)

Le constat de la haine à l'égard de sa communauté devenue la cible d'un racisme implacable, progressant affreusement chez des esprits rabougris par l'ignorance, la peur de l'autre et l'intolérance de toute différence, accentue chez la protagoniste-narratrice le sentiment de n'être qu'une étrangère dans un pays qui rappelle constamment aux gens de l'ailleurs qu'ils ne sont pas et ne seront jamais chez eux. Certes, cette situation la laisse démunie mais éveille en elle la nécessité de survie et le besoin d'avoir sa place dans la société française. Ainsi, face à ses parents qui n'ont jamais quitté le village, leur esprit étant définitivement ancré là-bas, elle comprend qu'elle n'a de choix que de se détacher complètement du pays natal. Toutefois, son problème majeur demeure comment atteindre son but sans déranger ses parents, sans les renier non plus. À vrai dire, elle désire réellement quitter le village mais elle se trouve incapable de tirer un trait pour se jeter de plain-pied dans les méandres d'un autre temps. Ce faisant, elle s'emploie activement à travers des exercices et des exercices à maîtriser la concordance des temps sachant comme elle l'indique clairement, que le jour où elle ne mélangerait plus les temps, elle aurait réellement quitté le village. De plus, elle choisit l'éloignement et la distanciation, refusant toute forme de discussion ou même de communication, avec les siens. Elle avoue : «je ne parlais plus et lorsque j'ouvrais la bouche, c'était pour parler une langue étrangère». (p. 120)

À quinze ans et avec beaucoup d'appréhension, à l'occasion de vacances familiales, la narratrice accompagne ses parents au pays natal. Malgré sa prise de conscience sur sa condition de jeune immigrée en France, le retour au village fut très difficile. Se souvenant du grand mal qui les avait poussée elle et sa famille à quitter la terre profonde de leur origine vers l'exil et le déracinement, elle désire enterrer à jamais son passé douloureux. Tout en elle rejette ce territoire austère et ingrat, où chacun porte plus volontiers son regard vers le ciel et vers un horizon lointain que vers la terre proche qui semble être frappée d'une lourde malédiction. Regardant en étrangère les retrouvailles de ses parents avec les membres de sa famille, elle ne verse aucune larme, indifférente à la présence de ce monde qu'elle a cherché à fuir et à oublier. Mais curieusement, elle constate que l'essentiel n'a pas bougé dans ce village dont elle a toujours considéré l'existence comme une erreur du destin.

Rien n'avait changé [observe-t-elle], et pourtant tout m'y parut très vieux et très nouveau. Mes yeux n'étaient plus les mêmes, ils avaient vu autre chose, d'autres images s'y étaient imprimées, d'autres visages s'y étaient infiltrés. Je portais en moi tant de nouvelles choses que mon regard ne pouvait qu'être impitoyable. (p. 133)

Déçue et marquée par tant de ruptures, elle se transforme à son propre insu en une fille du pays devenue étrangère, voire insolente, qui s'est éloignée et de sa terre et de son peuple. La jeune berbère est désormais une jeune immigrée dans un ailleurs où elle tente de se détacher de tout ce qui faisait son passé. Son désir d'éloignement et de séparation est fortement marqué dans les propos suivants :

Quand les gens s'adressaient à moi, je faisais semblant de ne pas comprendre et leur opposais le mutisme et parfois le sourire de celle qui se moquait de tout et dont le cœur était loin de cette poussière grise, loin de ces visages tristes et vides. S'ils insistaient, je leur disais n'importe quoi en français. J'étais loin et je les voulais encore plus loin de moi. (p. 132)

Le retour fut donc pour la narratrice une épreuve douloureuse parce qu'elle se sentit étrangère dans son propre pays natal. D'ailleurs, elle l'évoque en termes «d'isolement» et «d'ennui», n'attendant que «la fin du congé pour reprendre la route, partir sans se retourner et ne plus jamais revenir» (p. 133). Ceci dit, sa rupture est évidente puisqu'elle tourne définitivement le dos au monde rural de son village berbère avec ses valeurs séculaires, son manque de vie et son immobilité permanente.

Tout roman est à la fois histoire d'une ou de plusieurs âmes et chronique d'une société. De la lecture de ce roman se dégage clairement la volonté d'un être féminin qui cherche à se comprendre et à comprendre le devenir de son pays d'accueil, censé être un lieu de fraternité et de liberté, mais qui ayant dévié de cette voie, a plongé dans la confusion, l'intolérance et la discrimination. Ce qu'il y a de singulier et d'attachant dans le récit de la protagoniste-narratrice, c'est que de ces nombreuses expériences qui ont jalonné son parcours émanent deux conceptions diamétralement opposées. La première est relative à son départ en France qui n'était pas perçu au début comme un déracinement, mais comme une évolution dans le sens où elle a trouvé en ce pays des conditions de vie beaucoup plus favorables à son développement et à son épanouissement. Comme elle le souligne : «Pour moi, la France, c'est l'école, le dictionnaire, les lumières de la ville, les gris des murs et parfois des visages, l'avenir, la liberté, la neige, Mme Simone, le premier livre que j'ai lu, des images se servant les unes contre les autres...» (p. 109). La deuxième relève de sa prise de conscience et de son combat contre les préjugés de certains français dont les habitudes se heurtent à des coutumes étrangères qu'ils repoussent avec méchanceté et violence. Au lieu de s'assimiler jusqu'à devenir un second moi, la narratrice cherche à préserver son intégrité et à dépasser cet ordre politique et socio-économique qui appréhende la présence des étrangers sur le sol français sous la forme d'une menace.

Certes, son récit reflète la peur, l'humiliation, le désarroi, la colère et la déception, mais il est loin d'être un signe de résignation. Il indique une réalité douloureuse, celle des enjeux déroutants du passage entre deux pays, deux cultures et deux langues qui provoquent chez elle des sentiments ambivalents.

C'est en vivant des expériences de la sorte que la narratrice apprend à connaître et même à dépasser ses origines, son identité, ses limites. Sachant que ceux qui partent ailleurs ne reviennent jamais, son discours vise à inscrire une forme de défense, un désir d'intégration dans la société française qui exerce aussi bien envers elle qu'envers les gens de sa communauté arabe une stratégie d'exclusion et de marginalisation. L'apprentissage de la langue française, le choix de ce pays comme terre d'accueil et l'adoption de certaines de ses valeurs affirment sa volonté de contribuer au métissage culturel et racial dans une France ouverte, tolérante et multiple. Car, pour elle, la diversité humaine et culturelle est une source de richesses infinies. Elle est le fruit, non de l'isolement des êtres, non de leur seule détermination persévérante de se distinguer entre eux, mais d'un désir de gommer les différences et d'un constant dialogue mêlé à une incessante confrontation pacifique de leurs manières d'être et de faire, en vue d'atteindre une humanité chaleureuse et respectueuse.